

enfant bien aimée, qui renonce à ses droits publiquement, son amour maternel, n'a pu le convaincre, et je veux qu'il soit convaincu, persuadé.

—Et pour cela tu veux partir ! s'écria le fou.

—Oui, fit Marguerite en remuant la tête.

Le vieillard se leva.

Marguerite le força encore à se rasseoir.

—Moi partie, il croira que je n'étais pas sa mère, reprit-elle avec fermeté et sans aucune émotion : qui donc, mon Dieu ! oserait en douter après un tel sacrifice ?

—Toi partir ! je ne le veux pas.

—Ne me retirez pas le peu de courage qui me reste, mon père ; l'énergie s'use dans le malheur, et j'ai besoin de toute la mienne afin de persévérer dans cette résolution horrible ; moi partie, le duc continuera à unir son fils avec Alice. Eh bien ! je songerai quelquefois que j'ai laissé ma fille heureuse, et cette pensée réjouira par moment la pauvre mère qui sera volontairement exilée de son enfant.

Le vieillard l'attira tendrement sur ses genoux, et lui prit la tête à deux mains, puis lui embrassa le front, les cheveux, et la serra contre son cœur sans prononcer un mot ; mais son silence était si rempli de désespoir, de douleur, que Marguerite était sur le point d'abandonner sa résolution ; il fallut tout son amour pour sa fille afin qu'elle persistât dans le projet qu'elle avait formé.

Elle essaya de se soustraire aux caresses de son père ; mais le vieillard l'étreignit plus fort dans ses bras, et leurs deux visages se touchèrent dans cette espèce de lutte, et Marguerite sentit couler sur ses joues brûlantes les larmes qui s'échappaient silencieusement des yeux de son père ; en ce moment, toute sa force la quitta, mais le souvenir de sa fille se dressa devant elle ; elle fit un violent effort et se dégagea des bras qui la retenaient.

Le vieillard alors demeura sur son fauteuil, immobile, les yeux baissés et remplis de larmes ; il ne prononça pas un mot, mais sa poitrine se soulevait avec effort et ses mains amaigries se crispaient.

Marguerite eut pitié de lui, et se repentit de son cruel courage ; elle s'approcha, prit une de ses mains et la porta à ses lèvres, puis la couvrit de baisers.

Son père la regarda.

—Comment as-tu pu former un pareil dessein ? murmura-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots ; mais tu n'as donc pas songé à ton pauvre et vieux père que ton abandon laisserait dans l'affliction ?

Marguerite garda le silence.

Il continua d'une voix toujours affaiblie, et toujours entrecoupée de sanglots :

—Sais-tu qu'un pareil projet est impie ?

Marguerite leva ses yeux vers le ciel.

—Je suis vieux, ma fille ; excepté toi, je n'ai plus personne qui m'aime ; quand je t'ai revue, tu te le rappelles, l'émotion a failli me tuer ; je pleurais et je riais tout à la fois, j'étais plus fou, plus délirant qu'au milieu de tous mes accès de folie ; et tu veux me quitter maintenant ! tu refuses de rester près de moi qui ai si peu de temps à te voir ! mais, si tu pars, mon enfant, je mourrais, moi !

Il se laissa glisser de son fauteuil jusqu'à terre, et s'agenouilla presque devant sa fille.

—Grâce ! grâce, dit-il, pour un vieillard qui te demande la vie ! grâce pour ton père en cheveux blancs, qui te supplie à mains jointes de lui conserver sa fille !

Marguerite le releva en détournant la tête ; ce spectacle lui serrait le cœur, toutes les larmes de son père étaient autant de reproches muets pour elle.

—Mais n'aurez-vous point près de vous, répondit-elle, un second enfant qui vous consolera de l'absence du premier ? vous la verrez chaque jour, mon père, vous serez, comme autrefois, son conseil, son appui, son protecteur invisible ; eh bien ! quand vous serez trop triste, vous lui parlerez de moi quelquefois, sans lui dire que je suis sa mère et pendant ce temps la pauvre exilée songera à vous aussi, et ses lèvres murmureront pour votre bonheur une prière que Dieu ne repoussera point.

—Non, non, ma fille, demeure : demeure, je t'en supplie, interrompit le vieillard : sans mes emportements, tu serais encore près de ton enfant. tu ne songerais point à la quitter ; eh bien ! puisqu'il faut que quelqu'un se dévoue ici pour elle, moi seul je me dévouerai, oui, je me dévouerai reprit-il avec force ; oui, j'aurai le courage de partir ! je suis bien vieux, continua-t-il : je n'aurai donc que peu de temps à souffrir ; toi, tu es jeune encore, tu souffrirais trop longtemps avant de pouvoir mourir ; quelques jours me restent à peine, il vaut donc mieux que ce soit moi qui m'éloigne ; qui sait ? Dieu me pardonnera peut-être mon passé en voyant tout ce que j'aurai fait pour le racheter et le réparer.

—Non, mon père, répondit Marguerite, vous ne pouvez songer à cela ; moi seule je suis un obstacle au bonheur de ma fille, moi seule je dois donc me sacrifier ; tout autre sacrifice serait inutile ; vous resterez auprès d'elle, vous ; Dieu, croyez-le bien, n'approuve pas les dévouements stériles.

Mais le vieillard ne l'écoutait plus, il était tout entier dans ses projets.

—Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon enfant, que m'est venue cette idée, dit-il : depuis longtemps je songeais à mon pays, je le rêvais au milieu de mes longues nuits ; je voulais contempler une fois encore ce vieux donjon où j'ai reçu le jour, où ton frère est né ; je voulais m'asseoir une fois encore au foyer de mes pères, parcourir ce parc où toute enfant j'aidais mes premiers pas, m'agenouiller sur la pierre du tombeau où est couchée ma mère ; ah ! mon enfant, mourir après un long exil dans sa patrie, et au milieu de ses souvenirs, c'est presque revivre : et ce bonheur-là tu ne me le retireras point, n'est-il pas vrai ?

—N'espérez pas que je consente jamais à ce que vous vous en alliez, reprit Marguerite ; je vous en empêcherai, mon père, je m'attacherai à vous, j'embrasserai vos genoux, et si, malgré mes larmes, mes sanglots, mes prières, vous refusez de m'entendre, eh bien ! je vous suivrai, et si plus tard j'apprends que ma fille est malheureuse, oh ! alors, je n'accuserai que vous de son malheur.

Madame Warner entra en ce moment, Marguerite essuya ses larmes, le vieillard s'inclina.